



ROMAN

SI C'EST PAS SÛR C'EST QUAND MÊME PEUT-ÊTRE...

MAGALI DISCOURS

Magali Discours

Si c'est pas sûr c'est
quand même peut-être...

© Magali Discours, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3662-7

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Nadine, Jeanne, Alexandra, Lili, Élise...
À Edmée, Virginie, Val, Elsa, Béa, Manue, Carole, Gé, Sandra...
Ces femmes dans mes bagages.

BYE BYE !

Par Mlle Marlys, chanteuse réaliste des années 30

Tout d'abord, ce sont des images,
Des jeux, des rondes, des chansons,
On a dix ans, ce n'est que l'âge
De bien apprendre ses leçons.
On sait des dates éphémères,
Des noms de rois, des mots latins.
On a parfois une grand-mère,
Et l'on a tout le temps très faim.
Le ciel est bleu sur les vacances,
Le soleil blanchit l'oreiller
Mais il faut dire à son enfance :
Bye Bye ! Bye Bye !
Puis voici d'autres paysages,
Des fleurs, des danses, des grelots.
On a vingt ans, ce n'est que l'âge
Où le champagne coule à flots.
On court après d'autres mirages.
On a trente ans, quarante et puis,
Voici qu'un jour près du visage,
Les cheveux bruns deviennent gris.
On veut la gloire et la richesse.
On poursuit ce qu'on voit briller.
Mais il faut dire à sa jeunesse :
Bye Bye ! Bye Bye !
Un soir, c'est la fin du voyage.
On a passé le pont tremblant.

Et voici qu'autour du visage,
Les cheveux gris deviennent blancs.
On sait quand vient cette seconde,
Combien l'orgueil était trompeur,
Et qu'il n'est rien qui vaille au monde,
Un peu d'amour et de bonheur.
Le pauvre cœur par élégance,
Veut encore un instant crâner
Mais il faut dire à l'existence :
Bye Bye ! Bye Bye !

Chapitre 1

Bande-son :

Oh Chihuahua !

De Dj BoBo

« Is was fun

And a life without sorrow

Feels young

And when you think about tomorrow

Say yo ! »

Paris, le 28 août 2003

Nous nous étions trémoussés tout l'été à moitié nus et transpirants. Une chaleur à crever.

Nous avions avalé des kilomètres et des centaines de litres d'eau, de la bière aussi et toutes sortes de liquides plus ou moins alcoolisés, pour étancher notre soif, laver notre sueur, rire, engloutir la vie, trinquer avec le monde. Rien ne pouvait éteindre le feu de cet été de canicule et nous brûlions de l'intérieur. Notre jeunesse propulsée au lance-flamme nous faisait courir les festivals : sauter, danser, chanter sur les trottoirs des villes. Nous enchaînions les contrats de notre nouvelle destinée d'artistes dans un road movie infernal. Notre spectacle était bien rodé et les foules lâchaient sur nous des torrents d'applaudissements comme si tous les barrages cédaient enfin. Après les représentations, nous cherchions les points d'eau : un lac, une rivière, une fontaine de village : tout faisait notre affaire : il fallait s'immerger ! Nos corps buvaient comme des éponges les douches des campings, des piscines municipales. Même au plus noir de la nuit, nos

visages restaient incandescents, irradiés par le soleil des grandes esplanades. Et nous continuions à danser.

Le soir devant nos tentes, nous avons mis au point une petite chorégraphie pour la montrer à Papé à notre retour : nous roulions du cul tous les quatre en rythme sur le tube du moment : *Oh Chihuahua !* Nous étions sûrs que ça le ferait marrer et qu'il nous traiterait de « grands couillons ! » comme toujours... Nous l'avions prévenu de ce nouveau spectacle très privé dans une carte postale d'Arcachon : « Prépare-toi Papé : on te concocte le plus chouette numéro de showbiz de ta vie sur le thème : des couillons et des chiens ! Oh Chihuahua ! » Et nous avons tous signé sous des tas de bisous : Lisa, Medhi, Serena et Pablo.

C'est Medhi qui m'a téléphoné.

J'étais encore en train de déballer ma valise. Nous étions partis depuis un mois et demi. Je n'avais même pas encore récupéré mon chat. J'avais juste eu le temps d'ouvrir les volets et de jeter les plantes vertes répandues sur la table et le parquet du salon : deux grosses touffes de paille que personne n'avait eu l'idée de secourir pendant mon absence. Pourtant il en était passé du monde chez moi cet été — là : mon petit appartement était resté à disposition de la famille et des amis qui voulaient visiter Paris.

— Mehdi ? Je te manque déjà ?

— Lisa, il est arrivé quelque chose : Papé n'est plus là. Le bar de Jocelyne est fermé. C'est bizarre ! J'essaye de la joindre, ça ne répond pas.

— Papé n'est plus là ?

Depuis que nous le connaissons, Papé, nous ne l'avons jamais vu ailleurs que dans ces deux décors : le bar de Jocelyne et la baraque de

chantier. Il passait son temps assis sur une des chaises poisseuses, à l'intérieur si possible : au chaud en hiver, au frais en été. Jamais en terrasse ! Dehors, il avait donné Papé... C'est là qu'il vivait. Depuis combien de temps exactement ? Après avoir traîné les trottoirs et les bars de l'arrondissement et même d'une bonne partie de Paris, il s'était fixé là. Il n'avait pas choisi. C'est Jocelyne, la patronne, une matrone de soixante ans, peroxydée, qui l'avait pris sous son aile. Elle gérait de main de maître depuis des lustres le Bar du coin. Le Bar du coin c'est son nom parce qu'il fait l'angle de deux rues.

C'est elle qui avait bricolé la cabane de chantier qui occupait un petit renforcement dans la partie arrière de son bistrot. Ça encombrait un peu la voie publique, mais ça ne gênait personne d'après Jocelyne. Elle disait même que c'était prévu pour être un bout de sa terrasse que le propriétaire n'avait jamais voulu aménager. De toute façon, c'était trop loin pour le service : il fallait tourner au coin de la rue et marcher quelques mètres le long de la baie vitrée, depuis le comptoir elle n'aurait pas pu voir la clientèle.

La cabane avait été abandonnée là après des travaux sur la voie aérienne du métro. Jocelyne avait commencé par y stocker des vieilleries, mais elle avait un peu peur qu'on lui pique ses affaires dès qu'elle avait le dos tourné. Finalement elle y avait installé Papé.

Elle s'esclaffait : « Ben lui, personne n'aura l'idée de partir avec ! »

Faut croire qu'elle s'était trompée Jocelyne ! Papé n'était plus là. Pourtant il ne serait jamais parti de lui-même, jamais parti avec personne. En plus, il avait de l'arthrose. Son périmètre c'était le coin de la rue.

Je courais retrouver Medhi.

Avant de monter chez lui, je constatai par moi-même : Papé n'est plus dans sa baraque, il n'y a plus son pliant, son fil à linge ni sa poubelle. La porte en palette est cadenassée, je l'avais toujours vue ouverte. Les chaises de la terrasse du bar étaient empilées et il y avait un mot à la main sur la vitrine : « Fermé pour cause d'absence ». La logique implacable de Jocelyne !

J'appelai sous la fenêtre de Medhi. Il habite un studio de 12 m² au-dessus du bar. Au coin de cette rue, il y a le bar et deux logements au premier : le F2 de Jocelyne et le studio de Medhi.

Il avait déjà dévalé les escaliers quand j'ai ouvert la porte qui mène à l'étage. Il tenait son portable collé à l'oreille et répondait : « ok, ok » d'un ton grave. Il me regardait avec une intensité qui voulait tout expliquer en même temps qu'il écoutait et acquiesçait à la voix qui le renseignait. Moi, j'essayais de déchiffrer son regard, mais je ne comprenais rien, pourtant je hochais la tête, je tendais le menton pour l'encourager et participer à ma façon à cette conversation muette.

— C'était Jocelyne, il a dit. Et il est allé sortir deux chaises de la pile sur la terrasse. On s'est assis. Il m'a dit ce qu'il savait.